

Franck Courchamp: «La crise sanitaire et l'écroulement de la biodiversité sont liés»

D'après le chercheur au CNRS, plus on soumet les animaux au stress ou plus on détruit leur habitat et plus on augmente les risques de contamination interespèces



En règle générale, les virus ne se transmettent que très rarement d'une espèce à l'autre, explique-t-il. François BOUCHON/Le Figaro

Franck Courchamp est écologue et chercheur au CNRS. Il explique pourquoi l'écroulement de la biodiversité est un véritable danger pour l'humanité.

LE FIGARO.- Peut-on faire un lien entre la crise de la biodiversité et la crise sanitaire?

Franck COURCHAMP.- Oui. Le monde sauvage est une immense réserve d'agents pathogènes. Près des deux tiers des maladies émergentes ont une origine animale. C'est le cas avec le Sars-CoV-2, mais c'était déjà le cas avec le VIH, Ebola ou Zika. Rien que chez les mammifères on estime qu'il existe 320 000 virus non encore identifiés. Plus on soumet les animaux au stress ou plus on détruit leur habitat et plus on augmente les risques de contamination interespèces. Si vous secouez un aquarium, il y a de forte chance d'être mouillé. Quand on secoue le réservoir de virus qu'est la biodiversité, c'est inévitable d'être éclaboussé.

La promiscuité avec les animaux est donc dangereuse?

En règle générale, les virus ne se transmettent que très rarement d'une espèce à l'autre. Mais en multipliant les échanges, en cassant les barrières séparant des groupes que l'évolution a éloignés, on augmente la probabilité de transmission de ces virus d'une

espèce à une autre. C'est l'écroulement du monde sauvage qui augmente les risques. La diversité du vivant est en réalité indispensable pour l'homme, pour l'alimentation, la fertilisation des sols ou la purification de l'air. Sans vie sauvage, il n'y a plus de pollinisateurs et donc d'agriculture. Sans planctons et sans végétaux, il n'y a plus assez d'oxygène et trop de CO2. Sur le plan sanitaire la biodiversité est tout aussi essentielle. La plupart des médicaments sont issus du monde végétal. C'est pourquoi on parle de plus en plus de santé globale! De la bonne santé de la planète, dépend la nôtre.

Les espèces les plus jolies, donc celles pour lesquelles il est plus facile de sensibiliser, n'ont pas forcément le rôle le plus important dans les écosystèmes

Protéger la vie sauvage va donc au-delà de quelques espèces emblématiques...

On ne peut pas hiérarchiser sur le plan éthique entre plusieurs espèces en danger. Des travaux récents sur les poissons ont d'ailleurs montré que les espèces les plus jolies, donc celles pour lesquelles il est plus facile de sensibiliser, n'ont pas forcément le rôle le plus important dans les écosystèmes.

Vous parlez de sensibilisation. La crise du Covid-19 a déjà fait oublier les dramatiques incendies en Australie...

Je pense que l'humanité ne peut engranger autant de mauvaises nouvelles. C'est extrêmement difficile sur le plan psychologique, c'est donc normal de passer à autre chose et d'oublier. On l'a d'ailleurs vu avec le Covid-19, la mémoire collective et les gouvernements avaient oublié les précédentes épidémies...

Avons-nous déjà tiré des leçons de cette crise?

J'ai envie de le croire. La Chine a interdit le commerce des animaux sauvages. C'est une bonne chose. C'est vrai que les priorités vont être économiques, mais les enjeux environnementaux vont rapidement refaire surface. Les transitions à mettre en place pour sauver la biodiversité sont beaucoup moins violentes qu'ont pu être les solutions mises en œuvre face à l'épidémie. C'est donc quelque chose de possible.

Vous êtes donc optimiste pour l'avenir?

Pour faire mon métier il faut être optimiste... Malheureusement plus le temps passe, plus les rapports sur la vie sauvage se succèdent, plus j'ai du mal à conserver cet optimisme.

Par Vincent Bordenave